

## LA LUNXHËRI : ÉMIGRATION ET FRONTIÈRE ETHNIQUE EN ALBANIE DU SUD

*Gilles de Rapper*

### **Introduction**

La Lunxhëri est une des nombreuses et petites unités “ethno-géographiques” qui composent le paysage humain albanais : sans frontières précises, ne correspondant à aucun découpage administratif passé ou présent et rassemblant un nombre de villages sujet à débat parmi ceux qui s’en réclament (de sept à quinze villages selon les opinions), elle n’en présente pas moins, tant à l’intérieur qu’à l’extérieur, une unité de référence dans l’expression de l’identité collective : vivre en Lunxhëri, être Lunxhote, n’est pas dénué de signification. Parmi les traits qui font la Lunxhëri, il en est deux qui sont le plus fréquemment évoqués : une expérience d’émigration massive vers Istanbul et d’autres destinations, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième, d’une part, et l’association de l’albanité et du christianisme orthodoxe, de l’autre. Cet article se propose de décrire les relations entre émigration, appartenance religieuse et identité ethnique et nationale, dans le contexte de la Lunxhëri. Il repose sur une série d’enquêtes de terrain menées depuis août 2001 et portant sur l’histoire sociale, les relations intercommunautaires et la construction de l’identité collective dans l’Albanie postcommuniste.

La Lunxhëri est située en Albanie du sud, dans la vallée du Drino, en face de la ville de Gjirokastër, d’où elle est parfaitement visible : les villages forment une ligne qui court le long de la montagne qui porte le même nom, depuis la gorge de la Suhë au sud-est jusqu’à celle de Këlcyrë au nord-ouest. Pour celui qui la visite, le contraste est frappant entre les vestiges des nombreuses églises, monastères et imposantes demeures en pierre, et l’abandon dans lequel la région semble avoir été laissée : comme beaucoup d’autres Albanais dans les années 1990, les Lunxhotes ont quitté leurs villages – dans lesquels le système coopérativiste en vigueur jusqu’en 1992 les maintenait de force – pour se rendre en ville ou à l’étranger, à la recherche de meilleures conditions de vie. Pourtant, tous les

habitants de la Lunxhëri ne sont pas partis en même temps, ni selon les mêmes modalités : la pratique migratoire elle-même fait apparaître différents groupes que l'observation directe met également en évidence : à côté des Lunxhotes chrétiens et albanophones apparaissent des musulmans et des Valaques. D'autre part, les départs actuels entrent sans cesse en écho avec d'autres expériences migratoires, en particulier celle du *kurbet*, qui entraînait les Lunxhotes vers Istanbul, Athènes ou l'Amérique ; la première partie de cet article s'attache à présenter la mémoire et les usages de cette ancienne émigration, dans le contexte de l'émigration actuelle. La deuxième partie montre comment les trois sous-groupes de la population se définissent les uns par rapport aux autres, et la troisième s'intéresse aux relations entre les Lunxhotes et les Grecs, relations faites de distance et de proximité.

### La Lunxhëri, une terre d'émigration : *kurbet* et nouvelle émigration

On distingue en albanais plusieurs types d'émigration. Pendant la période communiste, l'opposition pertinente était celle entre les émigrés d'avant la seconde guerre mondiale, appelés “émigrants économiques” (*emigrantë ekonomikë*), et ceux qui quittaient le pays depuis l'établissement du régime communiste, appelés “fuyards” (*të arratisurit*). Le point de vue était donc politique, il fallait stigmatiser ceux qui quittaient l'Albanie communiste, en sous-entendant qu'ils n'avaient aucune raison économique de le faire, et ne le faisaient donc que par antipatriotisme. Aujourd'hui, l'opposition pertinente s'est déplacée, elle est désormais entre l'émigration d'avant la seconde guerre mondiale, appelée *kurbet*, et celle des années 1990, appelée parfois “émigration” (*emigracion*), mais le plus souvent non nommée directement. On en parle en disant que les gens sont partis en masse (*kanë ikur shumë*) en Grèce ou en Italie, ou que telle personne travaille en Grèce.

L'objet de cette première partie est de présenter cette opposition, telle qu'elle est exprimée aujourd'hui en Lunxhëri. Le *kurbet*<sup>1</sup> occupe une place centrale dans les représentations du passé et l'image que cherchent à donner d'eux-mêmes les Lunxhotes. De fait, une grande partie d'entre eux sont liés, par leur histoire familiale, à cette forme d'émigration. Les généalogies recueillies aujourd'hui, qui permettent de remonter jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, montrent en effet que la population masculine pratiquait massivement une émigration temporaire vers Istanbul principalement, puis, à partir de la première guerre mondiale, vers la Grèce et vers les Etats-Unis<sup>2</sup>. Les Lunxhotes ne diffèrent pas alors des autres populations épirotes et macédoniennes, qui pratiquaient le même type d'émigration. Il est difficile de dire à partir de quand le phénomène est devenu massif. Pouqueville le mentionne déjà, au moins pour certains villages (Dhoksat, Këllëz et Nokovë), à propos de fontainiers construisant des aqueducs à Istanbul et dans le reste de l'empire Pouqueville 1826-27. Les professions occupées par les Lunxhotes à Istanbul, telles qu'elles apparaissent dans les généalogies, ne font cependant état d'aucun fontainier. Les professions les plus représentées sont celles de boucher et de jardinier, ce qui correspond à ce que Leake décrit

<sup>1</sup> Il s'agit du mot turc *gurbet*, lui-même de l'arabe *gharib*, qui exprime l'éloignement, la séparation.

<sup>2</sup> Il ne s'agit ici que des destinations principales ; on rencontre aussi des Lunxhotes émigrés en Egypte, en Roumanie, en France, au Canada, au Mexique, au Venezuela, en Argentine et ailleurs.

de la population de Delvinaki, un peu plus au sud, au début du XIX<sup>e</sup> siècle Leake 1835 et à ce que l'on connaît de la région de Përmet, plus à l'est Haxhihasani 1959.

En règle générale, les hommes étaient les seuls à partir, souvent en groupes, et en s'appuyant sur des membres de la famille déjà établis à Istanbul. Les jeunes garçons partaient rejoindre leurs pères ou leurs frères plus âgés, étaient mis à l'école ou en apprentissage les premières années, puis au travail. Ces réseaux familiaux sont surtout ceux de la lignée patrilinéaire (*fis*), mais peuvent aussi reposer sur d'autres relations. A y regarder de plus près, cette émigration n'était pas exclusivement masculine, ni exclusivement économique : Istanbul et les autres destinations pouvaient servir de refuge à d'autres membres de la famille, femmes comprises, en cas de troubles dans la région d'origine. Ce fut aussi le cas d'un certain nombre de nationalistes albanais, dont l'activité s'exerçait mieux à Istanbul ou à l'étranger que dans les régions albanaises. Dans ce cas, les départs étaient définitifs : la maison de village était vendue et la famille s'installait tout entière à l'étranger. C'est de cette façon que s'est constituée la communauté albanaise chrétienne orthodoxe d'Istanbul, qui a existé jusque dans les années 1950. La Fraternité Turco-Albanaise, association fondée dans les années 1950 à Istanbul, a ainsi eu pour premier président un Albanais originaire de Stegopul, en Lunxhëri.

Aujourd'hui, le *kurbet* apparaît dans les représentations comme une période fondamentale de l'histoire de la Lunxhëri. Jusque dans les années 1920 et 1930, il met en contact une population rurale avec les villes et l'étranger, et contribue à l'enrichissement matériel et culturel de la région. L'architecture des villages se modifie, les émigrés consacrant une part importante de leurs revenus à se faire bâtir de grandes maisons modernes au village, où ils rentrent passer leurs dernières années. Les spécimens qui existent encore aujourd'hui, en particulier dans le village de Dhoksat, datent des années 1890 et 1900. Beaucoup d'entre elles ont subi les destructions liées à la seconde guerre mondiale, ou bien sont tombées en ruines après le départ de leurs occupants vers les villes, dans les années 1950 et 1960. Il faut noter que toutes ces maisons étaient l'œuvre de maçons qui pratiquaient eux-mêmes une forme de *kurbet* : originaires des régions de Kolonjë et de Korçë, ils passaient une partie de l'année en Epire où on faisait appel à eux. Certains d'entre eux ont fini par s'installer sur place, en particulier à Gjirokastër, où ils occupaient le bas du quartier chrétien de Varosh.

En dehors de l'architecture, c'est tout le mode de vie et les mentalités que le *kurbet* est censé avoir modifiés. C'est le mot *kulturë* qui traduit localement ce que les gens estiment avoir gagné de cette époque. Il est inséparable d'un mode de vie urbain (il signifie rues pavées, système d'adduction et d'évacuation de l'eau, maisons en pierres de taille) et d'un sentiment de supériorité. A cet égard, les Lunxhotes estiment avoir été alors en avance non seulement sur les régions voisines (qui, en fait, pratiquaient elles aussi le *kurbet*, et expriment aujourd'hui le même sentiment de supériorité), mais aussi sur la ville de Gjirokastër. Ce sentiment de supériorité s'exprime aujourd'hui en prétendant que les Lunxhotes, en tant que tels, forment une "aristocratie" (*aristocraci*) par rapport aux autres régions et surtout, comme on le verra plus loin, par rapport aux habitants de la Lunxhëri qui sont arrivés depuis la fin de la période d'émigration (c'est-à-dire après la deuxième

guerre mondiale), à savoir les musulmans, les Valaques et quelques familles de Zagorites<sup>3</sup>. Concrètement, le caractère aristocratique des Lunxhotes prend une valeur ethnique qui apparaît nettement dans le comportement matrimonial<sup>4</sup>. Si l'endogamie de région (et de communauté religieuse), voire de village, est un phénomène fréquent en Albanie<sup>5</sup>, elle est, au moins depuis la seconde moitié du vingtième siècle, beaucoup plus imaginée que réelle, la modernisation du pays pendant la période communiste ayant entraîné une ouverture des champs matrimoniaux. Il n'en reste pas moins que les Lunxhotes mettent aujourd'hui leur comportement endogame passé sur le compte de leur caractère aristocratique : donner leurs filles à l'extérieur aurait eu pour effet de faire disparaître les vecteurs de la transmission des "bonnes traditions" de la région ; en prendre de l'extérieur aurait fait entrer en Lunxhëri l'influence néfaste de régions moins favorisées par le *kurbet*. Le souvenir de celui-ci est donc ici clairement utilisé dans la définition des limites du groupe constitué par les Lunxhotes – qui se disent aujourd'hui, de façon révélatrice, "Lunxhotes ethniques" – par opposition à deux autres groupes d'habitants de la même région, les musulmans et les Valaques. L'un des enjeux de cette définition identitaire et de cette opposition est, comme on le verra, l'accès au marché du travail grec.

Un autre trait marquant de l'évocation du *kurbet* est son opposition, sinon explicite, du moins fréquente dans les récits touchant à l'une ou l'autre des expériences d'émigration, à la nouvelle émigration vers la Grèce et le reste du monde. Il est vrai que les deux phénomènes partagent certaines caractéristiques, comme celle de concerner, au moins jusqu'en 1997 pour la nouvelle émigration, surtout des hommes, jeunes ou pères de famille, qui passent une partie de l'année en émigration, en laissant leur famille au village. Pour les Lunxhotes, la Grèce et Athènes en particulier constituaient déjà avant la deuxième guerre mondiale une destination d'émigration, et il n'est pas rare de rencontrer des familles qui, dans les années 1990, ont trouvé un soutien parmi des cousins de Grèce issus de cette émigration. Pourtant les deux phénomènes sont rarement mis sur le même plan : alors que le *kurbet* est présenté comme un âge d'or, associé au développement économique et social de la région comme à sa véritable identité, la nouvelle émigration est perçue comme un développement douloureux et peu productif. En premier lieu, les récits concernant le *kurbet* font très peu référence aux difficultés matérielles du départ et du voyage, comme si les frontières n'existaient pas (alors que le voyage vers Istanbul se faisait en passant par la Grèce) et que chacun était libre d'aller travailler où il voulait. Lorsqu'il est question de l'émigration actuelle, au contraire, les obstacles au départ sont sans cesse évoqués, qu'il s'agisse de l'obtention d'un visa, du passage de la frontière, ou du reste du voyage en Grèce. La position même des migrants dans la société d'accueil est de la même manière présentée de façon très contrastée : d'un point de vue très défensif en ce qui concerne l'époque actuelle (les gens se plaignent du racisme, de l'obligation d'abandonner son identité albanaise en raison de la mauvaise image des Albanais en Grèce, regrettent que les enfants de migrants ne puissent pas apprendre l'albanais en Grèce, etc.), de façon beaucoup plus souple lorsqu'il s'agit du passé. L'incorporation des Albanais dans les communautés grecques d'Istanbul, d'Égypte ou des États-Unis est reconnue mais n'est que rarement

<sup>3</sup> Il s'agit de la Zagori albanaise, située entre la Lunxhëri et la vallée de la Vjosë.

<sup>4</sup> La tendance à l'endogamie est un marqueur fréquent des frontières ethniques ; voir Gossiaux 2002.

<sup>5</sup> Voir par exemple, pour le Devoll, Xhaça 1959.

évoquée comme un problème, alors qu'elle devait l'être à l'époque, dans la mesure où une bonne partie du mouvement nationaliste albanais s'est développée dans le contexte de cette émigration. D'autres signes montrent cependant, comme on le verra, que la frontière ethnique entre Grecs et Albanais était beaucoup plus perméable qu'elle ne l'a été par la suite.

Il est clair en second lieu que la douleur de la séparation et de l'éloignement était durement ressentie à l'époque du *kurbet* comme elle l'est aujourd'hui, que l'émigration entraînait de nombreux drames familiaux, et surtout qu'elle n'était pas un succès pour tous les candidats, dont certains ne parvenaient même pas à rembourser les dettes contractées pour l'achat du billet pour Istanbul ou l'Amérique. Ce n'est pourtant pas l'aspect le plus fréquemment retenu, et le comportement des migrants d'aujourd'hui est sans cesse opposé à celui de quelques *kurbetlli* enrichis qui envoyaient de l'argent au village pour ouvrir des routes, bâtir des ponts, entretenir des écoles et consacrer des églises. Au contraire, le comportement des migrants actuels est considéré comme un abandon du village et de la patrie : les migrants ne rentrent que quelques jours par an, emmènent leurs femmes et leurs enfants en Grèce, où ces derniers apprennent le grec plutôt que l'albanais, n'envoient pas d'argent pour le développement du village, et font tout pour "devenir Grecs". En conséquence, le village apparaît comme un "désert" (*shkeretëirë*) d'où les gens ne cessent de partir, et qui tombe en ruines. Il n'est pas surprenant dans ces conditions que l'époque du *kurbet* soit présentée comme une sorte de vie villageoise idéalisée (tout comme la période communiste, qui partage certaines caractéristiques avec la précédente, dans le domaine de l'amélioration de la condition matérielle des villageois et surtout de la densité des relations sociales dans le village) : la population était plus nombreuse, les villages s'enrichissaient de grandes demeures et d'églises, des liens directs étaient établis avec de grands centres urbains de l'étranger. Tout se passe donc comme si la nouvelle émigration avait ravivé le souvenir du *kurbet* ; la désertification des villages, plus violente dans les années 1990, mais déjà apparue dans les années 1950, appelle pareillement l'image d'une vie villageoise idéalisée.

Dans la réalité, il est bien entendu que le tableau n'est pas si contrasté : les liens ne sont pas coupés entre les migrants et leurs villages (beaucoup de migrants – comme les *kurbetlli* – rentrent au village pour se marier), les remises existent (de nombreuses personnes ne survivent au village que par l'argent envoyé depuis la Grèce par leurs enfants), et certains migrants rentrent au bout de plusieurs années pour se lancer dans une activité commerciale ou artisanale au village grâce à l'argent gagné et à l'expérience professionnelle acquise en Grèce. Dans l'ensemble cependant, les transformations des années 1990, qui sont perçues avant tout comme une détérioration des conditions de vie, font pencher la balance du côté d'une vie sociale idéalisée reportée sur l'époque du *kurbet* ou du communisme, et d'une communauté imaginée, celle des "Lunxhotes ethniques".

### Emigration et multiethnicité

Pour bien comprendre la façon dont l'émigration est vécue aujourd'hui en Lunxhëri, il faut faire appel à un autre trait de la société en Albanie du sud. Ce qui frappe en effet,

c'est que la période dorée du *kurbet* n'est associée qu'à un groupe d'habitants de la Lunxhëri actuelle, ceux qui se considèrent comme les seuls détenteurs légitimes de l'appellation Lunxhotes, en raison de leur " autochtonie " (*autoktoni*), et exclut ainsi deux autres groupes, celui des musulmans et celui des Valaques. Il est vrai que ces derniers ne se sont sédentarisés dans les villages de Lunxhëri qu'après la deuxième guerre mondiale, donc après la période du *kurbet*, mais les musulmans sont quant à eux présents depuis beaucoup plus longtemps, et pratiquaient également une forme de *kurbet*. Minoritaires et souvent arrivés en Lunxhëri en tant que bergers, leur position sociale est cependant perçue comme ayant toujours été inférieure à celle des Lunxhotes.

Les Lunxhotes désignent les musulmans en tant que *myslyman* ou *turk* (Turcs), comme le font la plupart des chrétiens d'Albanie du sud. Seuls quelques villages de Lunxhëri abritent des familles musulmanes, toujours minoritaires, à l'exception du village d'Erind, qui est déjà mixte au début du XIX<sup>e</sup> siècle, comprend autant de musulmans que de chrétiens aux alentours de la seconde guerre mondiale, et est aujourd'hui presque entièrement musulman, les chrétiens l'ayant massivement quitté dans les années 1950 et 1960. La présence de musulmans dans certains villages semble être liée à leur ancien statut de *çiflik*, jusqu'à la seconde guerre mondiale. C'est le cas en particulier des villages de Karjan, Krinë et Suhë. Dans d'autres cas, les musulmans actuels sont les descendants de bergers employés par les villages chrétiens dans la période de l'entre-deux-guerres. Enfin, d'autres sont arrivés pendant la période communiste, pour des raisons professionnelles. Le village d'Asim-Zenel en particulier, ainsi que celui de Shën-Todër, ont été créés pendant le communisme et ont attiré des musulmans d'autres régions. Seuls ceux du village d'Erind prétendent – pour la plupart – avoir toujours été là. Tous les musulmans se reconnaissant une origine extérieure à la Lunxhëri sont originaires de Labëri, une région située en face de la Lunxhëri, de l'autre côté du Drino, avec laquelle la Lunxhëri semble avoir eu depuis longtemps des relations<sup>6</sup>. Ils viennent soit du Kurvelesh, soit du village de Lazarat, au sud de Gjirokastër. Ils reçoivent donc, en plus de l'appellation de musulmans, celle de Labes, avec tout cela comporte de stéréotypes. Les Labes se voient à la fois attribuer des traits positifs (le courage, le patriotisme, l'authenticité), souvent associés aux régions de montagnes, et des traits négatifs tout aussi fréquents chez des " montagnards " (la violence, l'arriération, le penchant au vol). Ces derniers sont particulièrement accentués dans le cas du village de Lazarat, qui fait la frontière entre la Labëri et le Dropull, et qui a acquis une réputation exécrationnelle lors de la guerre civile de 1997. Un proverbe de la région résume bien cette image contrastée de la Labëri et de ses habitants, en les décrivant ainsi : " un Labe vole [les Labes sont voleurs], deux Labes se querellent [ils sont impulsifs et violents], trois Labes chantent [la Labëri est considérée comme le berceau du chant polyphonique] " (*një lab vjedh, dy lebër zhëhen, tre lebër këndojnë*).

Les musulmans de Lunxhëri, comme on l'a vu, sont associés à l'espace sauvage : descendants de bergers labes employés par les villages chrétiens avant la seconde guerre mondiale, ou de bûcherons envoyés faire du bois dans les forêts de Lunxhëri, ils occupent

<sup>6</sup> L'islamisation de la Labëri est suffisamment tardive (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>) pour que le souvenir de son passé chrétien perdure (dans les toponymes comme dans les anthroponymes, par exemple). Certains villages, comme celui de Mashkullorë, sont encore mixtes.

encore les pâturages d'altitude de Çajup et restent associés à l'élevage plutôt qu'à l'agriculture. Les Lunxhotes chrétiens au contraire évoquent pour eux-mêmes une tradition d'horticulture et de fruticulture, en association avec des techniques d'irrigations sophistiquées, et quand ils sont liés à l'élevage, c'est en tant que maquignons ou bouchers dans la ville d'Istanbul, donc loin de l'espace sauvage.

L'association des Lunxhotes musulmans à la Labëri se fait de plusieurs manières : par le souvenir de leur origine géographique (sans doute plus développé chez les chrétiens que chez les musulmans eux-mêmes, qui se disent eux aussi "autochtones"), par la présence, aujourd'hui encore, de bergers (en été) et bûcherons (en hiver) labes dans les montagnes de Lunxhëri, et bien sûr par leur appartenance commune à la catégorie de "musulmans", qui fait d'eux des voleurs et des gens sans culture.

Les récits sur la période d'avant-guerre font par ailleurs mention d'un état d'affrontement récurrent entre la Labëri et la Lunxhëri, cette dernière faisant presque figure de "terrain de chasse" pour la première. On raconte des histoires de bandits (*hajdut*) labes venant voler les riches Lunxhotes, leurs maisons et leurs églises, emmenant des otages dans la montagne pour en exiger une rançon, etc. Dans le contexte de la seconde guerre mondiale, les Lunxhotes se présentent comme ayant été du côté des communistes, alors que les Labes (qu'ils soient du Kurvelesh, de Libohovë ou de Lazarat) sont associés à l'autre camp, celui des ballistes. Ces représentations, ses peurs, ont été réactualisées au début des années 1990 et surtout en 1997, lorsque des "musulmans" sont à nouveau venus voler les cloches des églises de Lunxhëri.

Il faut signaler ici que les ethnographes albanais ont une définition de la Labëri qui n'est pas, comme la définition commune actuelle, fondée sur l'appartenance religieuse, mais sur la langue et d'autres caractéristiques, et qui englobe aussi la Lunxhëri et la Zagori. Les Zagorites chrétiens gardent d'ailleurs le souvenir d'une origine dans le Kurvelesh, qu'ils ont quitté lors de l'islamisation. Et, non seulement la langue parlée en Lunxhëri ne diffère pas grandement de celle parlée dans le Kurvelesh (alors qu'il existe des différences beaucoup plus marquées avec le dialecte tchame plus au sud, et les dialectes tosques de l'est, dans la vallée de la Vjosë et au-delà), mais les Lunxhotes partagent avec les Labes la pratique du chant polyphonique et possèdent un corpus de chants commun, ce qui leur permet de se "répondre" lors des festivités communes<sup>7</sup>. Malgré tout, l'ethnonyme labe est aujourd'hui trop chargé négativement, et trop associé à l'islam, pour que les Lunxhotes puissent le revendiquer pour eux-mêmes.

Car le discours identitaire lunxhote pourrait se résumer à ceci : "chrétiens orthodoxes, mais Albanais", dans une opposition à la fois aux musulmans – opposition à la fois historique, remontant aux conditions de vie de la société ottomane, et actuelle, puisque le christianisme permet d'affirmer l'identité européenne de l'Albanie – et aux Grecs, chrétiens eux aussi, mais perçus comme des ennemis de la nation albanaise. Comme on le verra dans la section suivante, la volonté de se démarquer des Grecs n'a pas toujours

<sup>7</sup> Alors que les ethnographes albanais notent que le chant polyphonique est absent de la région de Mallakastër, qui borde la Labëri au nord. Voir Gjinar 1962.

existé, elle est révélatrice de la période de cristallisation des identités nationales autour de la question d'Épire du Nord, au début du vingtième siècle ; si elle existe toujours aujourd'hui, elle est d'ailleurs supplantée par une autre opposition, plus vitale aux yeux des Lunxhotes actuels, qui consiste à se démarquer des Valaques.

A l'exception des villages de Krinë, Tranushishtë et Erind, toute la Lunxhëri abrite une forte population de Valaques. Dans certains cas, comme à Mingull, le nombre de Valaques en 1990 dépasse celui des anciens Lunxhotes. Située sur les routes de transhumance entre la côte ionienne et les montagnes du Pinde septentrional (Kolonjë), la Lunxhëri était fréquentée depuis longtemps par des pasteurs valaques, lorsque la sédentarisation de ces derniers a été décidée par le régime communiste dans la deuxième moitié des années 1950, alors que la collectivisation de l'agriculture s'accélérait. Si, dans les récits que les Valaques eux-mêmes font de leur arrivée, ils insistent sur leur connaissance de la région et son caractère chrétien – eux-mêmes chrétiens orthodoxes, ils disent ne vouloir fréquenter que des villages chrétiens – la raison de leur installation massive en Lunxhëri semble avoir été le départ vers les villes, à la même époque, de nombreux Lunxhotes qui cherchaient à éviter le travail dans les coopératives ainsi qu'à obtenir une promotion sociale en choisissant les carrières de l'enseignement, de l'armée, ou de la fonction publique. Les conditions de vie en Lunxhëri semblent en effet s'être particulièrement dégradées à la fin de la seconde guerre mondiale, en conséquence des destructions commises lors du retrait de l'armée allemande (certains villages, comme celui de Stegopul, ont été en grande partie brûlés) et de la fermeture des routes du *keurbet*. L'état de guerre qui perdure entre l'Albanie et la Grèce, et la fermeture des frontières de l'Albanie, de plus en plus drastique, font que les départs sont désormais impossibles, et que l'aide envoyée par les émigrés est de plus en plus difficile à obtenir. Plutôt que sur ceux de l'extérieur, les Lunxhotes comptent alors sur ceux d'entre eux qui, dès les années de l'entre-deux-guerres, étaient partis s'installer dans les villes d'Albanie centrale dont l'indépendance du pays en 1912 avait entraîné le développement. On trouve dès cette époque de nombreux Lunxhotes à Durrës, Fier et Tirana, où ils sont pour beaucoup artisans ou commerçants.

La nouvelle vague de départs vers les villes dans les années 1950 et 1960 laisse donc de nombreuses habitations libres dans lesquelles s'installent les Valaques à la recherche de lieux de sédentarisation. C'est là l'origine d'une des causes du ressentiment des Lunxhotes à l'égard des Valaques, ceux-ci étant perçus comme ayant profité des difficultés des premiers pour s'appropriier leurs maisons. L'intégration des Valaques à la Lunxhëri ne sera jamais totale, et cela explique leur départ massif vers la Grèce dès le début de la nouvelle émigration, ainsi que le fait que leur retour se fait plus souvent dans la ville de Gjirokastër que dans le village de départ.

A l'époque des coopératives (jusqu'en 1991), les Valaques sont cantonnés dans une position d'infériorité : ils sont pour la plupart exclus de la direction et de l'administration locales<sup>8</sup>, maintenus dans des emplois subalternes, et surtout font les frais de toutes les

<sup>8</sup> Ce qui n'est pas le cas au niveau national, où des Valaques occupent des postes importants. Il ne s'agit pas ici non plus de discrimination positive, dans la mesure où l'Etat albanais ne reconnaissait pas, avant les années 1990, de minorité valaque.



purges et campagnes menées contre les “ennemis du peuple”. Ils sont donc envoyés en prison plus facilement que les autres, et semblent jouer le rôle de bouc émissaires, au même titre que les *kulak*, anciens propriétaires terriens, dans d’autres régions<sup>9</sup>. Deux faits expriment bien la relation d’altérité radicale qui marque la coexistence des Lunxhotes et des Valaques. Le premier est l’absence presque totale, après plus de quarante ans de présence commune en Lunxhëri, de mariages entre les deux groupes, qui partagent pourtant la même confession. Les unions mixtes sont plus nombreuses (même si elles restent rares) entre Lunxhotes et musulmans, qu’entre Lunxhotes et Valaques chrétiens. Si cela peut être mis sur le compte de la tendance à l’endogamie qui caractérise la plupart des sous-groupes de la société albanaise (qu’ils soient religieux, territoriaux, ethnolinguistiques, etc.), il faut noter que les Lunxhotes ont, depuis le dernier demi-siècle, accepté de nouer des alliances avec les hellénophones du Dropull et du Pogon<sup>10</sup>.

Le deuxième fait est la catégorisation, par les Lunxhotes, des Valaques en tant que *fë*. Le mot *fë* (du latin *fides* ou de l’italien *fede*) désigne à la fois la religion et la communauté religieuse ; il est particulièrement fréquent dans le contexte des relations entre musulmans et chrétiens, dans la mesure où leur opposition repose sur leur appartenance à deux *fë* distinctes. Ce qui est surprenant, et en même temps révélateur, dans son emploi par les Lunxhotes pour désigner les Valaques, c’est qu’ils sont les uns et les autres chrétiens orthodoxes, qu’ils fréquentent les mêmes églises, célèbrent les mêmes festivités religieuses, et partagent la même opinion des musulmans. L’usage du mot *fë* dans ce contexte renvoie les Valaques à une irréductible altérité.

Si les années 1990 ont vu la reconnaissance officielle des Valaques d’Albanie et la fin des persécutions, elles ne signifient pas pour autant la fin de l’ostracisme dont ils sont victimes localement en Lunxhëri. Le phénomène migratoire lui-même contribue à entretenir le ressentiment des Lunxhotes à leur égard. Accusés pendant le communisme d’être liés en raison de leur origine à la Grèce ennemie, les Valaques semblent avoir pris leur revanche dans les années 1990, lorsque les liens avec la Grèce sont apparus comme un immense avantage dans le contexte de l’émigration, après avoir été un inconvénient dans celui de la société communiste. Tous les Valaques de Lunxhëri font effet remonter leur origine au village de Mexhide, aujourd’hui Kefalovrisso, dans le Pogon grec, et les anciennes générations parlent, en plus de l’aroumain et de l’albanais, le grec. Ils expliquent leur présence en Albanie par le hasard – ou la malchance – qui a fait que la création puis la fermeture de la frontière les ont surpris du côté albanais. L’ouverture de la frontière en 1991 leur a permis de retrouver leurs cousins de Grèce (qui, racontent-ils, n’ont pas toujours été ravis de les voir réapparaître) et de chercher dans ce pays des conditions de vie meilleures. Leur image en Lunxhëri offre désormais deux aspects contrastés, qui alimentent

<sup>9</sup> La Lunxhëri des années 1930 et 1940 ne connaît pratiquement pas de grands propriétaires terriens (à l’exception de la famille Poga dans le village d’Erind) ; les propriétaires des quelques *çiflik* sont soit des musulmans de Gjirokastër et de Libohovë, soit l’Eglise. Dans le Devoll, autre région du Sud albanais, les Valaques étaient absents et les victimes des persécutions communistes étaient systématiquement les anciens propriétaires terriens.

<sup>10</sup> Les relations matrimoniales entre le sud de la Lunxhëri et le Pogon sont plus anciennes et plus intenses, à tel point que le village de Selckë est perçu comme se rattachant tantôt à l’une, tantôt à l’autre des deux régions.

tous deux le ressentiment des Lunxhotes : ils sont en effet à la fois des pionniers enviables de la nouvelle émigration, qui bénéficient des faveurs de l'Etat grec, de leurs réseaux familiaux et d'un esprit d'initiative qui fait défaut aux Lunxhotes, et qui réussissent tout ce qu'ils font mieux et plus vite que les autres ; et jugés par ailleurs responsables de la désertification actuelle des villages de Lunxhëri, qu'ils ont abandonnés avec femmes et enfants pour aller s'installer en Grèce, alors même qu'ils avaient chassé les Lunxhotes dans les années 1950 et 1960, et reçu, au même titre que ces derniers, des terres dans le cadre de la décollectivisation des années 1992-1993. Même lorsqu'ils ne quittent pas définitivement le village, on les accuse d'en briser l'image, en construisant des maisons neuves (ou en restaurant les anciennes) qui ne respectent pas l'architecture traditionnelle de la région. Il est vrai que la réussite des Valaques leur a permis d'introduire dans les villages de Lunxhëri les premiers toits de tuiles (au lieu des lauzes habituelles) et de donner à leurs maisons une allure beaucoup plus moderne, tant à l'intérieur (salon, cuisine équipée) qu'à l'extérieur (gazon, garage, faux puits).

Les Valaques occupent donc une position ambiguë dans l'imaginaire des relations sociales : perçus comme radicalement différents et associés, en tant que bergers, à l'espace sauvage au même titre que les Labes musulmans, ils apparaissent d'un autre côté beaucoup plus proches des Grecs, et donc en meilleure position pour émigrer vers la Grèce et atteindre la réussite sociale.

### **Grecs ou Albanais ? Distance et proximité en Epire**

La question de la définition des trois groupes d'habitants de la Lunxhëri et celle de leurs relations font intervenir un référent extérieur (dans la mesure où aucun habitant de la Lunxhëri ne se revendique aujourd'hui de cette catégorie), qui est la catégorie des "Grecs". On entend par l'ethnonyme Grec à la fois les Grecs de Grèce et ceux de la minorité grecque d'Albanie, en particulier ceux du Dropull et du Pogon, dont les Lunxhotes sont les plus proches géographiquement. Ces derniers sont cependant très souvent appelés "minoritaires" (*minoritarë*) lorsqu'il s'agit de les distinguer des premiers, puisque, contrairement aux Valaques et aux Tsiganes qui n'ont été reconnus que dans la période post-communiste, les Grecs d'Albanie constituaient une minorité nationale officiellement reconnue et aux frontières bien marquées. La mention de la "nationalité" (*kombësi*) grecque<sup>11</sup> apparaissait sur les "passeports intérieurs", sorte de carte d'identité nécessaire pour passer d'un district à un autre, seuls les membres de la minorité avaient le droit de parler grec, et l'homogénéité de peuplement de certains groupes de villages (Dropull, Pogon, Vurg) donnait à la définition de la minorité une dimension territoriale assez précise. Dans ce contexte, la Lunxhëri se définit clairement comme albanaise, sa frontière avec le Pogon passant entre les villages de Selckë et celui de Poliçan, et celle avec le Dropull suivant le cours du Drino. Comme on peut s'en douter cependant, cette frontière a quelque chose d'artificiel, qui découle directement de la reconnaissance d'une minorité grecque par l'Etat albanais, et donc de la nécessité de lui tracer des limites.

<sup>11</sup> Le système albanais distingue – aujourd'hui comme dans le régime précédent – la "citoyenneté" (*nënshtetësi*) de la "nationalité" (*kombësi*). On peut donc être citoyen albanais de nationalité grecque.

L'interdiction faite aux non-Grecs de parler grec, alors même que beaucoup d'entre eux avaient appris le grec à l'école ou en *kurbet*<sup>12</sup>, est à cet égard révélatrice de la volonté de limiter, dans les deux sens du terme, l'extension de la minorité grecque.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et la Lunxhëri offre une bonne illustration de la fluidité des frontières ethniques. On peut ainsi retracer l'histoire de cette frontière ethnique en trois phases, liées bien sûr à l'histoire de la frontière étatique entre la Grèce et l'Albanie : une phase de porosité jusqu'en 1912 avec la création de la frontière politique ; une phase de cristallisation de 1912 à 1991 ; une phase de renégociation depuis la réouverture de la frontière.

Même si la région épirote est depuis longtemps perçue de l'extérieur, c'est-à-dire par les voyageurs occidentaux, comme une région frontière, marquant la transition entre le monde grec et le monde albanais, les passages ont toujours existé, en raison même de la nature, ou du contenu, des catégories que l'on utilisait – et utilise – pour classer les gens. Il est par exemple bien connu que, dans cette partie des Balkans et depuis l'époque ottomane, les ethnonymes “ Grec ” et “ chrétien orthodoxe ” sont largement synonymes, à tel point qu'il est difficile d'être orthodoxe et de prétendre ne pas être Grec. La Lunxhëri est un exemple de cette ambiguïté ou contradiction. A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les voyageurs anglais, français et autrichiens qui visitent la Lunxhëri décrivent ses habitants, les Lunxhotes, comme des Albanais, et ont l'impression, à partir du village de Delvinaki, d'entrer dans un autre pays, même si la frontière politique n'existait pas à cette époque : la langue grecque n'était plus parlée, le mode de vie et les manières des paysans changeaient. Voici par exemple ce qu'écrivait un voyageur anglais allant de Ioannina à Tepelenë :

Every appearance announced to us that we were now in a more populous country. (...) the plain was every where cultivated, and not only on the side of Argyro-castro (...) but also on the hills which we were traversing, many villages were to be seen. The dress of the peasants was now changed from the loose woollen brogues of the Greeks, to the cotton kamisa, or kilt of the Albanian, and in saluting Vasily they no longer spoke Greek. Indeed you should be informed, that a notion prevails amongst the people of the country, that Albania, properly so called, or at least, the native country of the Albanians, begins from the town of Delvinaki ; but never being able, as I have before hinted, to learn where the line of boundary is to be traced, I shall content myself with noticing the distinction in the above cursory manner (Hobhouse, 1813: 93).

In this place [Qestorat, en Lunxhëri] everything was on a very different footing from what it had been in the Greek villages. We experienced a great deal of kindness and attention from our host ; but saw nothing in his face (though he was a Christian) of

<sup>12</sup> Le développement du système d'éducation de l'Etat albanais à partir de l'indépendance (1912) prend du temps et laisse subsister pendant un certain temps dans les régions du sud les écoles grecques qui y avaient été ouvertes au dix-neuvième siècle. Par ailleurs, la plupart des Lunxhotes apprenaient le grec en émigration, puisqu'ils pratiquaient le *kurbet* au sein des communautés grecques d'Istanbul, d'Égypte et d'Amérique, ou en Grèce (Athènes, Corfou).

the cringing, downcast, timid look, of the Greek peasant. His cottage was neatly plastered, and white-washed, and contained a stable and small ware-room below, and two floored chambers above, quite in a different style from what we had seen in Lower Albania. It might certainly be called comfortable; and in it we passed a better night than any since our departure from Ioannina (Hobhouse, 1813: 99-100).

Le recueil de généalogies révèle cependant que les passages de cette frontière ethnique, individuels ou collectifs (familiaux) ont existé jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Cela est clair à l'époque du *kurbet* : même s'ils suivent des réseaux lunxhotes, les migrants vivent en émigration au sein de la communauté grecque et se déclarent Grecs, parfois tout simplement parce qu'ils estiment que leurs interlocuteurs ne savent pas situer l'Albanie<sup>13</sup>. En fait, à la fin du dix-neuvième siècle, à la grande époque du *kurbet*, les Lunxhotes semblent avoir oscillé entre deux positions extrêmes concernant leur appartenance ethnique et nationale. D'un côté, certains d'entre eux avaient rejoint le mouvement national albanais, en particulier à Istanbul, et s'efforçaient de promouvoir en Lunxhëri un sentiment d'appartenance à la nation albanaise. Deux figures connues de ce mouvement, Koto Hoxhi (1825-1895) et Pandeli Sotiri, qui ont participé à la création de la première école albanaise à Korçë en 1887, étaient originaires de Lunxhëri, des villages de Qestorat et de Selckë. De l'autre côté, certains insistaient sur le caractère grec de la population de la Lunxhëri et s'opposaient au développement d'une identité nationale albanaise parmi les chrétiens orthodoxes. C'est le cas de la famille Zografi (Zografos) à Qestorat, qui devient célèbre avec Kristaq (Christaki, 1820-1898), *kurbetlli* enrichi qui finance pendant une vingtaine d'années une école normale (grecque) dans son village natal, dans le but de former des enseignants pour toute la région<sup>14</sup>. Son fils Jorgo (Iorgos, 1863-1920) est connu pour avoir dirigé le gouvernement de l'Épire du Nord autonome établi à Gjirokastër dans les premières années de la première guerre mondiale<sup>15</sup>. On peut encore citer le cas de Vangjel Zhapa (Vangelis Zappas, 1800-1865), originaire du village de Labovë, qui a lui aussi, avec son cousin Constantin, financé des écoles grecques et légué une très grande fortune à la Grèce.

Entre ces deux extrêmes se trouvait la majorité de la population, et il est très difficile aujourd'hui de dire comment les gens se percevaient. Si beaucoup d'entre eux se déclaraient grecs dans le contexte du *kurbet*, la stigmatisation (sous l'appellation de *grekofil*) et le départ forcé de ceux qui le faisaient aussi au village, après 1912, semblent montrer que l'affiliation à la nation albanaise s'était bien implantée en Lunxhëri.

La période de cristallisation des identités nationales commence avec la question de l'Épire du Nord, qui précède la création de la frontière politique entre la Grèce et l'Albanie

<sup>13</sup> C'est le cas des descendants d'une famille lunxhote de Saraqinishtë qui vivent au Mexique, où leur grand-père avait émigré (en passant d'abord par Athènes) au début du vingtième siècle. Ayant retrouvé l'origine de la famille en Albanie et non en Grèce, comme ils le pensaient, ils ont demandé à leur grand-père pourquoi il leur avait dit que la famille venait de Grèce : c'est parce que, à l'époque, au Mexique, personne n'avait entendu parler de l'Albanie, il était donc plus simple de se dire Grec.

<sup>14</sup> Le bâtiment de l'école existe toujours, mais c'est le buste de Koto Hoxhi qui a été inauguré dans la cour en 1989.

<sup>15</sup> Sur la famille Zografi, voir Sturdza 1983. Sur l'école de Qestorat, voir Kitsou 1985

nouvellement créée. Il est certain que la question a divisé la Lunxhëri, même s'il est difficile, par les seules sources orales, d'estimer la proportion de Lunxhotes favorables au rattachement de la Lunxhëri à la Grèce : ceux qui restent défendent, comme on l'a vu, une identité chrétienne et albanaise, et le discours diffusé par le régime après la seconde guerre mondiale ne laisse pas beaucoup de place aux sentiments "grécoprophiles". L'établissement du régime communiste marque en effet une intensification de la cristallisation des identités nationales<sup>16</sup> : tout ce qui est lié à la Grèce est suspect et classé dans la catégorie "ennemi", et la fermeture de la frontière accélère la prise de distance entre les deux communautés nationales. Les Lunxhotes cessent d'aller en Grèce et d'apprendre le grec, et intériorisent le discours officiel et les préjugés véhiculés par les autorités sur la Grèce et les Grecs en tant qu'ennemis de la nation albanaise. Pour cette raison, comme on l'a vu, la question de l'affiliation nationale de la Lunxhëri est assez claire : non seulement les Lunxhotes sont ethniquement et nationalement Albanaï, en opposition aux Grecs et aux Valaques, mais ils sont même les seuls vrais Albanaï de la région, puisque les musulmans de Labëri, dit-on, ont abandonné leur religion pour devenir "Turcs". Une telle atmosphère incite par ailleurs certains Grecs et Valaques d'Albanie à se déclarer Albanaï, afin d'échapper à la suspicion, et donne une forme particulière à l'identité grecque et valaque, qui a fait que ces derniers ont souvent été les premiers à quitter l'Albanie pour la Grèce au début des années 1990, en y abandonnant leurs maisons et leurs terres. Il faut noter cependant que lorsque les gens laissent de côté la question de l'identité nationale, par exemple pour raconter l'histoire de leur famille, les choses sont souvent moins claires : les passages d'une identité nationale à une autre ne sont pas rares, et ne semblent pas poser de problème aux individus et aux familles concernées. Plusieurs familles de Lunxhëri reconnaissent ainsi aujourd'hui une origine en Grèce remontant à quelques générations, d'autres parlent de branches de la famille qui sont "devenues" grecques simplement en traversant la frontière à une époque ou une autre.

Cette ambiguïté est remise en avant aujourd'hui, car elle permet de jouer sur les deux tableaux. Si l'idée d'une identité albanaise exclusive fait toujours partie du discours dominant, la fin du communisme et l'affaiblissement de l'Etat, l'ouverture des frontières et les départs, apportent de grandes transformations. Il n'est plus dangereux, politiquement parlant, d'avoir des origines ou de la famille de l'autre côté de la frontière. Certaines familles lunxhotes parlent ouvertement aujourd'hui d'une origine grecque remontant à deux ou trois générations, ou des liens qu'elles possédaient avec la Grèce avant la seconde guerre mondiale. Se réclamer d'une origine grecque est même perçu comme un avantage dans le contexte de la migration : la plupart des Lunxhotes – comme de nombreux autres Albanaï – se présentent en Grèce en tant que Epirotes du Nord, et tous recherchent dans leur généalogie la possibilité (par descendance ou par alliance) d'obtenir des autorités albanaïses la "nationalité" (*kombësi*) grecque qui facilitera leur passage en Grèce. En d'autres termes, l'affirmation nationale albanaise n'est plus la seule stratégie payante, ou considérée comme payante. D'autant plus que l'ouverture du pays sur l'extérieur et la dégradation de son image aux yeux des Albanaï eux-mêmes facilitent le rejet de tout ce qui rappelle la période où le discours dominant exploitait presque exclusivement le sentiment national.

<sup>16</sup> Des départs vers la Grèce ont encore lieu en Lunxhëri à la fin de la seconde guerre mondiale ; l'opposition au communisme a peut-être encouragé certains Lunxhotes à se déclarer grecs.

Cela se manifeste par exemple par le développement d'identités locales, autour de microrégions voire même parfois autour d'un seul village. Il n'est pas facile de retracer le développement de ces nouveaux discours identitaires. Ils semblent en tout cas venir à la suite et se calquer sur l'émergence, au début des années 1990, de mouvements "minoritaires", c'est-à-dire principalement des minorités grecque, valaque et macédonienne. Leur manifestation principale est la création d'associations "culturelles et patriotiques" qui ont pour objectif le maintien de la solidarité entre les habitants de la région, y compris avec ceux qui l'ont quittée pour les villes et l'étranger, la sauvegarde des "traditions" de la région, et plus généralement la production d'un savoir historique et ethnologique sur la région. Une association de la Lunxhëri a ainsi été créée au milieu des années 1990. De façon intéressante, elle ne rassemble pas tous les habitants de la région, mais seulement ceux qui y vivent depuis plus de cinquante ans, laissant volontairement de côté les Valaques et les musulmans d'arrivée récente. Les véritables Lunxhotes, autorisés à faire partie de l'association, sont ceux qui se disent "Lunxhotes ethniques" ou "autochtones".

Le discours identitaire développé aujourd'hui par les Lunxhotes est un assemblage d'éléments que l'on retrouve dans d'autres parties de l'Albanie du Sud : christianisme, autochtonie, langue albanaise, endogamie, expérience du *keurbet*, qui a donné aux Lunxhotes leur "culture" (visible dans l'habitat, le costume, les manières de faire). Il faut noter ici l'insistance sur l'autochtonie, sur le territoire (les discussions sont nombreuses sur les frontières de la Lunxhëri) et sur la tradition, en opposition au rapport à l'espace particulier qu'entraîne la migration, à la disparition de la tradition pendant le communisme, ainsi qu'aux transformations des relations familiales depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

Ces nouvelles identités ne sont pas stabilisées, elles se heurtent aux divisions internes, comme par exemple, pour la Lunxhëri, entre Albanais et Valaques, entre chrétiens et musulmans. Elles ont aussi "intérêt" à rester instables dans une situation frontalière. Les mêmes personnes qui se déclarent "Lunxhotes ethniques" en opposition aux Valaques (surtout, mais aussi aux Grecs) n'hésiteront pas à tout faire pour obtenir un certificat de nationalité grecque qui leur permettra de se présenter en Grèce en tant que "Epirotes du Nord".

Tout ceci rappelle d'autres cas où une situation frontalière et les modalités de la nouvelle émigration font émerger de nouvelles identités en marge des identités nationales. C'est ce que décrit par exemple Michael Kearney à propos de la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis :

Denied permanent residence in their homeland by economic necessity and denied naturalisation by the United States, Mixtec 'alien' migrants construct a new identity out of the bricolage of their transnational existence. What form does this transnational identity take? It coalesces as *ethnicity*, as an ethnic consciousness, which is the supremely appropriate form for collective identity to take in the age of transnationalism. In my research I have observed how Mixtec ethnicity arises as an

alternative to nationalist consciousness and as a medium to circumscribe not space, but collective identity precisely in those border areas where nationalist boundaries of territory and identity are most contested and ambiguous (Kearney 1998).

Dans ce contexte, tout se passe comme si l'identité nationale albanaise n'était qu'une partie de l'identité ethnique lunxhote : il faut être Albanais pour être Lunxhote, comme il faut être chrétien, mais cela ne suffit pas. L'ethnicité semble être construite sur cette contradiction, d'être Albanais et Grec en même temps, ou plutôt d'être des Grecs potentiels qui ont choisi d'être Albanais. Il est frappant de constater à quel point les Lunxhotes insistent sur leur connaissance de la zone frontière et de l'autre côté de la frontière, et sur la familiarité qu'ils avaient avec le côté grec avant la fermeture de la frontière, et comment ceux qui affirment le plus ouvertement leur allégeance à la nation albanaise font en même temps tout leur possible pour se procurer un certificat de "nationalité" grecque ou, comme il arrive parfois, finissent par reconnaître qu'ils représentent l'organisation Omonia dans leur village.

L'émigration et l'ouverture de la frontière semblent ainsi avoir transformé la conception locale de l'identité : l'opposition entre Grecs et Albanais a laissé la place à un "bricolage" plus complexe, fondé sur la mémoire du *kurbet* et sur la proximité géographique et culturelle entre les Lunxhotes et la Grèce, et tout cela peut être vu comme le signe d'une nouvelle situation de transnationalisme entre la Grèce et l'Albanie.

Références bibliographiques

Gjinari, Jorgji. 1962. Vrejtje mbi të folmen e krahinës së Mallakastrës. *Buletin i universitetit shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat shoqerore* XVI, 3: 148-180.

Gossiaux, Jean-François. 2002. *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*. Paris: Presses Universitaires de France.

Haxhihasani, Qemal. 1959. Kërkime dhe vëzhgime folklorike në rrethin e Përmetit. *Buletin i universitetit shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat shoqerore* XIII, 2: 118-158.

Kearney, Michael. 1998. Transnationalism in California and Mexico at the end of empire. In: Thomas M. Wilson & Hastings Donnan (eds.), *Border Identities, Nation and States at international frontiers*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 117-141.

Kitsou, Kon. 1985. *Ta Zografeia Didaskaleia (Kestorati Argyrokastrou: 1874-1891)*. Ioannina: Idryma Boreioipeirotikon Ereyon.

Leake, William Martin. 1835. *Travels in Northern Greece*. London: J. Rodwell.

Pouqueville, F.C.H.L. 1826-27. *Voyage de la Grèce*<sup>2</sup>. Paris: Firmin Didot.

Sturdza, Mihail-Dimitri. 1983. *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*. Paris: chez l'auteur.

Xhaçka, Vasil. 1959. Lindja e martesë në Devoll. *Buletin i universitetit shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat shoqerore* XIII, 4: 199-212.